

# Pourquoi voyager, et pourquoi précisément en Turquie ?

se demande-t-on, roulant sur la large route qui descend vers la mer de Marmara, vers le Bosphore. Pourquoi ici, au pays de ces hommes dont nous n'avons entendu que la voix épique, suivant rarement jusqu'au bout l'itinéraire historique si riche qui devait nous conduire à l'époque d'Atatürk, au pays de Sait Faik et de son recueil de nouvelles *Un Point sur la carte*? La première partie de ces poèmes en prose est consacrée à la vie des îles aux Princes que nous commençons à distinguer dans la brume qui surplombe la mer de Marmara. C'est là que se déroule l'action de son récit, où se cache peut-être la clef de sa philosophie poétique embrassant à la fois la terre, le sol, le globe et une poignée de poussière ancienne. C'est pourquoi *Un Point sur la carte* représente, à travers cette histoire, une réponse à la question posée : tout est dans la perspective, dans le foisonnement de perspectives, qui se multiplient à chacun de nos mouvements, chaque changement de position, de place, de pays, de climat.

Dans cette nouvelle, Sait Faik parle d'un pape grec, de son étrange église qui ressemblait davantage à un jouet qu'à un édifice ; Faik avait l'impression que c'était là un dessin qu'il aurait fallu "décoller" telle une décalcomanie :

"Vous auriez pu la mouiller et la reporter, comme un

décalque sur un cahier bleu foncé, le matin, massive et banale, le soir aussi, lorsque le rouge de ses briques se détachait sur le bleu visqueux et le vert de l'horizon. Vous l'auriez alors encadrée et accrochée au mur, une magnifique aquarelle."

Il avait fait la connaissance de cet étrange pope, robuste, à la barbe noire et aux yeux perçants, vêtu d'un manteau blanc ; le pope s'était proposé pour cultiver le jardin de la mère de Faïk. Et un jour, tout en travaillant, il lui avait parlé de la terre dont il en avait une poignée en main :

– "J'aime la terre, me dit-il. J'aime en elle la matière, humble et folle. En elle est la vie, tout simplement. Sommes-nous, auprès d'elle, réellement vivants? Ce qu'ils ont dit est juste, que Dieu nous a créés à partir de la terre.

– Seriez-vous par hasard philosophe, mon père?

– Non, je ne suis ni philosophe ni prêtre. Je suis un homme, un homme sans terre ; sans foyer, ni foi.

– Seriez-vous athée?

– Oui, dans un certain sens. Mais je crois que Dieu nous a créés pour que nous vivions. Dans ce sens, je crois en son existence.

Il avait plus de soixante ans, mais paraissait très jeune.

– Je mange pour vivre. Je bois beaucoup de vin, quand j'en trouve, et je fume sans cesse. Je mange un peu de tout, des légumes verts, des oiseaux, de la terre. Mais je ne mange pas de chair. Elle ne me convient pas. Et j'ai l'estomac solide. Je ne mange pas beaucoup, juste ce qu'il faut pour que la machine fonctionne, cela suffit. Je mange avec joie, je bois avec joie, c'est pourquoi je reste jeune. Le reste m'est indifférent. Les gens disent : le pope boit du raki, se saoule, court les filles, le pope fait la fête. Qu'ils le disent, le vent emporte leurs paroles. Il n'y a qu'une chose que je n'ai pas essayée : le jeu. Autrement, je voudrais faire tout ce que font les hommes. Jeune, je me suis nourri de pain sec et d'oignons, mais je hennissais comme un poulain quand je voyais passer les filles.

– Pourquoi me racontez-vous tout cela, Père?

– J'étais ainsi. Pourquoi pas? Pourquoi suis-je prêtre? J'aime tout ce qui est beau ; j'adore les jolies filles, le bon vin, l'herbe, les arbres, les fleurs, les oiseaux. Oui, j'aime tout ce qui est beau."

Il parlait le turc presque sans accent.

– “Tenez, regardez cette motte de terre, me dit-il. N'est-ce pas là une poignée d'or? Et l'or? Qu'est-ce que c'est, en fait?

Penché sur les mauvaises herbes pour les arracher, il tourne la tête vers moi, découvrant des dents blanches, étincelantes, et poursuit :

– Nos dents sont solides parce que nous n'avons pas d'or, parce que nous aimons la terre et la mangeons. Il est heureux que nous n'ayons pas eu d'or. Nous en serions peut-être morts depuis longtemps, à cause de la graisse et du foie.”

Une fois le combat terminé entre le pope et notre petit jardin, le prêtre paraissait fier et tendre comme un mâle victorieux dans un jeu amoureux, et la terre était comme une femme épanouie et joyeuse, vaincue mais en réalité victorieuse. Il ne restait plus un seul brin d'ivraie dans le jardin, ni une brindille sèche sur les arbres. Dressé parmi les fleurs jaunes des courgettes et des concombres, contemplant le jardin entier, le pope fumait une cigarette, conscient d'avoir gagné la lutte et mérité cette floraison.

– “Vous ressemblez à un capitaine victorieux, lui dis-je.

Il rit.

– Oui. Je suis le pope Alexandros Pacha”.

Il prit une poignée de terre et s'en frotta le menton.

– “Il y a de tout dans ceci, du fer, du manganèse, du phosphore, de tout. Je sais ce qu'est une graine, je la comprends. C'est comme un dépôt, une sorte d'oeuf. Mais la terre, je ne la comprends pas. Quand un chimiste l'analyse, il dit qu'il comporte ceci et cela. C'est entendu, mais comment expliquer l'abondance avec laquelle elle prodigue à la graine qui germe en elle tout ce qui lui est nécessaire? Et elle lui donne tout, le parfum, la couleur, les métaux, les vitamines, le fer, le sucre, l'arsenic et dieu sait quoi encore.

– Mais elle n'est pas seule, il y a aussi l'eau et le soleil.

– Oui mais j'ai l'impression que l'eau et la terre sont secondaires, parce qu'ils ne sont pas aussi humbles que la terre. La pluie? On dirait qu'il faut toujours l'implorer. Lorsque nous la voyons couler à flots sur la terre, nous rendons grâce à Dieu ; quant au soleil, il semble nous rappeler qu'il nous fait un cadeau, et que sans lui nous ne pourrions pas vivre. Et la terre? Elle reste muette tout l'hiver sous nos pieds. Une boue visqueuse, inerte, noire, jaune et grise, qui salit nos souliers et nos vêtements. Mais

**MITHAT  
BEGITCH**

*Au pays de Sait Faik*

aux premiers jours du printemps, elle nous inonde soudain d'une joie intérieure. Elle se dépense sans compter pour nous offrir des festins, emplit nos prairies et nos collines de coquelicots et de primevères. Les ronces se mettent à sourire. La terre donne, et ne demande rien en échange : elle est généreuse. Et quand elle nous a suffisamment émerveillés de ses festins, de nouveau elle prend et détruit pour, à nouveau, donner la vie. Je ne dis rien des hommes, mais les femmes ont dû être créées à partir de la terre. La terre - mère! Il y a dans toute créature femelle quelque chose de la terre. Nous, les hommes, nous sommes peut-être les enfants du soleil, de l'air et de l'eau, mais les femmes sont certainement les filles de la terre".

Le pope Faik, tenant toujours cette poignée de terre, m'a confié ensuite son amour du chant religieux.

—"Tu devrais venir un jour m'écouter. J'aime uniquement les hommes qui cultivent et la terre et le chant."

La philosophie du pope lui a coûté la vie. Sait Faik nous conte également cette mort, la mort prévue qui s'est réalisée. Son histoire n'était pas seulement celle du pope, mais la sienne propre. Histoire des innombrables perspectives qu'ouvre le monde, celle qui, en nous, relie les éléments, de l'intimité entre les choses et les hommes, de la pensée humaine pénétrant le cours de ces mêmes éléments, de leur contact étroit, simple et complexe à la fois, de la force irréprouvable de la vie. C'est cet aspect qu'il faut tenter de trouver, cette dimension qui a servi également de base au grand Sinan pour ses édifices sublimes, à Andrinople et Istamboul. Cela, je l'ai vécu en Turquie, tout comme j'avais, arrivant en Hollande, ressenti la beauté des contours dans les peintures flamandes des maisons, des moulins à vent, des toits en particulier. En Turquie, nous sommes dans le royaume des coupoles et des minarets. Mais c'est là seulement que j'ai compris le sens des peupliers s'élançant le long des blancs minarets, leur verticalité poétique. Il me semblait lire ce pays en même temps que Sait Faik, ce poète incomparable de la beauté turque qui appartient à tous, lorsque le regard la pénètre.

J'ai découvert l'oeuvre de Sait Faik en même temps que je découvrais son pays, lors de l'été 1970, au cours d'un voyage qui m'a conduit d'Istanbul à Ankara puis, au retour, à Izmir et Brousse. Voyage qui confirmait en quelque sorte ses récits, restés,

après sa mort en 1954, comme le dit le critique Sabri Esat Siyavuşgil, "un jeu de cache-cache avec ce qu'il tenait ardemment à découvrir. Ces récits jalonnent nettement sa recherche opiniâtre, nous offrant la perspective véritable de sa brève existence." *D'une île, D'une ville et Du fond du Pays* marquent également les étapes de notre propre périple - les îles de la mer de Marmara, Istanbul et l'Anatolie. Lisant le premier récit du littoral *Un Point sur la carte*, alors que nous roulions le long du littoral, je sentais s'imbriquer les images nées du voyage même et de l'ouvrage qui lui correspond. Ce point sur la carte, c'était d'abord l'île où il était né, qu'il avait quittée très jeune, pour vagabonder à travers la Turquie et l'Europe, la France en particulier, jusqu'à Grenoble où il étudia, pour finalement y revenir comme s'il voulait, par son oeuvre et par sa mort, se réconcilier avec ses origines. Il était à ce point soucieux des paysages de son pays et des gens qui y vivaient qu'il songea, à cause d'eux, à renoncer à écrire ; ce qui s'avéra impossible ; l'écriture, en effet, prolonge le monde, et le vécu du monde, déviant parfois, à un carrefour, vers une autre direction, mais restant toujours à l'intérieur du même cercle.

*Un Point sur la carte* de Sait Faik est le fruit d'une double expérience de l'imagination. La connaissance qu'apporte une carte géographique est déjà aussi un appel et le défi du lointain. Les cartes routières modernes constituent un écran idéal qui nous permet de vivre l'instant où les points et les lignes se métamorphosent en lieux, en champs et en routes, où, derrière l'image de papier chamarré apparaît le panorama d'un espace vivant et mobile, doué de formes et de couleurs nouvelles. Ici ; près de la mer, alors que nous roulons vers "la ville", nous reconnaissons les signes figurant sur la carte comme autant d'objets, surfaces et cadres aux teintes vives, éparpillés, et rares sont les endroits - il en existe en tout trois autres : Gibraltar, Suez et le Canal de Panama - où, comme ici, au cours d'un seul voyage, les continents se rencontrent. A Galata, on lit simplement les directions : Europe, Asie, aussi simplement qu'à Blazuj, près de Sarajevo, un panneau indique : Zenica - Mostar.

Autrefois le voyage, tout comme la chronique, partait du point de départ, allait de lieu en lieu, dévidant un ruban ininterrompu de visions et d'impressions, du train ralenti d'une

caravane, jalonné par les haltes pour la nuit, sans que l'on tint vraiment compte du temps. La chronique de voyage a ses époques et ses styles, et aussi ses classiques historiques. Evliya Celebi est l'un d'entre eux, par l'époque comme par le style. Dans la chronique de voyage se dépose soigneusement tout ce qui vient de l'extérieur, de la géographie jusqu'aux événements historiques. La chronique de voyage européenne a connu son apogée sous la Renaissance, pour se modifier ensuite, s'adaptant à la technique du voyage, jusqu'à ce que l'avion n'eût supprimé les distances, permis les survols et les hébergements qui font penser à un jeu abstrait de points sur une carte, telle que Sait Faik l'a imaginé. De Marco Polo au *Belge t'Sterstevens* ; la chronique de voyage en tant que genre littéraire devait elle aussi se transformer, tout en conservant son essence de vécu du monde découvert à pied, de vision et contact proches. De Baudelaire à Rilke, cette présence cachée du paysage originel est l'une des plus grandes beautés de la poésie moderne, un appel irrésistible à de nouveaux voyages. Cette invitation, Baudelaire l'a lancée dans ses vers et ses poèmes en prose, et le pays qui a inspiré ces poèmes demeurera sans doute à jamais secret. Nous découvrons cette intériorisation du récit de voyage dans les contes de Sait Faik, où parfois l'imagination orientale, et aussi ce qui constitue sa base, s'expriment par une technique d'écriture occidentale. Nous trouvons, auparavant, ce procédé chez certains conteurs occidentaux, Gérard de Nerval, Edgar Poe et notre Matos.

Quelle que soit la porte par laquelle vous entrez dans Istanbul, vous montez lentement vers le centre, Bayezid, traversant le boulevard Atatürk, et vous vous trouvez rapidement dans cet espace péninsulaire de la vieille ville où l'étranger, désireux d'un contact plus étroit avec la vie de la rue, choisit généralement de loger. Ici aussi un Yougoslave est agréablement surpris du grand nombre de gens qui comprennent sa langue ; et lorsque le réceptionniste soudain l'utilise, nous trouvons risible notre connaissance de quelque langue dite mondiale. Nous reconnaissons les mots turcs à travers leur parenté avec certains des nôtres, et les promenades à travers les rues, le Grand Bazar (*Kapalı Çarşı*), les magasins, les cafés et les hôtels sont pour nous un apprentissage direct de la composante orientale de notre vocabulaire. Le livre de Sait Faik ne saurait guère nous aider à

découvrir les monuments célèbres, car ses récits sur la vie d'Istanbul ont surtout pour cadre la région littorale de la Corne d'Or, auprès des ponts et des petits ports. C'est là en fait un modeste bras de mer qui s'enfonce profondément dans les terres, bordé de docks, de garages, de modestes fabriques. Au fond de ce petit golfe, il y aurait, dit-on, des sources souterraines, sous la colline où se trouve le café de Pierre Loti, si épris de la beauté turque, là d'où la vue s'étend, au-delà du Bosphore, jusqu'à Üsküdar, sur la rive asiatique. L'image d'Istanbul qu'offre Sait Faik n'est pas l'impression exotique d'un étranger, mais une fusion réaliste de la vie et des gens avec l'imagination du poète. S'il ne parle pas des monuments et des richesses historiques, il les sous-entend dans l'arrière-plan de la vie de ses personnages. Une conversation entre des marins, sur une péniche, évoque ainsi les illuminations de la ville pour les fêtes du Bayram. Dans le récit intitulé *Les Péniches*, tout est au conditionnel : ce n'est pas ici uniquement un mode grammatical, mais un signe d'espoir, sous lequel sont aussi évoqués la nuit et le jour - deux aspects de la métamorphose humaine, ce qui, pour un esprit positif, peut paraître un fantasme. En dépit de son européanisation, Sait Faik a conservé la sensibilité turque, et il compare le caractère sombre d'un de ses personnages à une ville européenne aux lumières éteintes. La nuit est chez lui le second et peut-être le vrai visage d'un monde où germent ensemble les êtres et les rêves. C'est avec la nuit qu'apparaît la solitude où naît la nostalgie, l'aspiration à d'autres êtres, au rythme universel de la vie. Un autre récit, *La Vallée des violettes*, présente le personnage de Bayram, obsédé par l'idée qu'il n'est pas le même homme la nuit et le jour. Epris d'une chanteuse de cabaret, Zehra, il a abandonné pour elle sa famille, a presque tué; et lorsqu'il rejoint les siens, sept ans plus tard, il devient un autre homme, dans cette "vallée des violettes" qui, selon les détails topographiques donnés par l'auteur, se trouverait de l'autre côte de Galata, derrière Taksim. Une autre nouvelle évoque des sites célèbres d'Istanbul. Il relate la rencontre, sur la place Bayezid, près du jet d'eau, de l'écrivain et d'un couple âgé, venu de province visiter la capitale. Ce récit présente une dualité différente. L'auteur s'adresse, à la fois à ces promeneurs et à une amie imaginaire d'autrefois, comme le fait Hölderlin dans sa fiction poétique. Et cette double voix est émouvante, parvenant,

dirait-on, de l'autre monde. A la fin de l'entretien l'écrivain déclare : "Nous parlons de Taksim, des grandes mosquées, des places, du Bosphore, de la Tour de Léandre. Puis nous n'avons plus rien à nous dire. Un instant nous nous taisons. Je cherche des vers que je pourrais vous réciter. N'y a-t-il pas dans ce pays des vers qui parlent de la pluie, des sentiers de montagne, de souvenirs, de folies?" Finalement le voyageur demande à Sait Faik si l'eau gèle ici l'hiver, et transmet à sa femme la réponse affirmative, avec une photographie d'enfants glissant sur la glace. Et l'écrivain, mêlant à cette conversation avec les deux vieillards son discours intérieur à son amour d'autrefois, la réalité et le rêve, ajoute, pour elle, pour nous : "Qu'en dis-tu, mon amour? Le bassin de Bayezid gèle-t-il vraiment l'hiver? C'est ce que j'ai affirmé à Murtaza Çavuş et à sa femme."

Un autre récit, qui pourrait avoir été écrit par Rilke, parle de la théière, du thé, et du *salep*. Plus que le café-dit "turc" partout ailleurs dans les Balkans, mais pas ici - c'est le thé qui est important en Turquie. Il est servi dans les boutiques, dans de petites tasses posées sur un plateau de cuivre. Ali travaillait comme électricien dans une minoterie, sur la Corne d'Or, et vivait avec sa mère ; et leur seul plaisir était de préparer ce breuvage, et de l'écouter frémir. "Dans la Corne d'or, le froid est toujours plus pénétrant et brumeux qu'à Istanbul ; ceux qui se rendent très tôt au travail, faisant crisser le gel sous leurs pas, s'arrêtent devant la fabrique et s'adossent un instant au mur pendant que le marchand de *salep* leur verse une tasse de ce chaud liquide, qu'ils saupoudrent de gingembre et de girofle. La sensibilité poétique de cet électricien d'une minoterie doit vous sembler étrange, c'est comme si vous vous imaginiez un transatlantique voguer dans le petit golfe de la Corne d'or, mais que voulez-vous : Ali, Mehmet, Hasan, bref nous les Turcs, nous somme tous ainsi." Un peu plus haut, il commente ainsi cette particularité : "Tous s'adossent au mur et boivent à petites gorgées le *salep* saupoudré de la poudre de leurs rêves."

Il est difficile de distinguer, dans les récits de Sait Faik, l'élément européen de l'oriental ; mais ses nouvelles "européennes" révèlent un écrivain de notre temps, davantage peut-être de l'entre-deux-guerres que d'une période plus récente, car la seconde guerre mondiale n'est pas là-bas un critère

chronologique décisif. On dirait qu'il suit ici, en fait, la vie même de ce pays, un européanisme moderne, celui d'Atatürk, libéré de l'exotisme oriental et du fardeau de l'histoire, au moment même où la Turquie se découvre à elle-même et au monde. Sait Faik représente pour moi un remarquable critère, à cette période décisive où se sont écroulées les barrières idéologiques entre les peuples et les hommes. Ainsi, lorsqu'il évoque Grenoble et ses camarades d'études cosmopolites, mais aussi les Turcs, Arméniens, Juifs et Grecs qui vivent ici, c'est toujours avec la même empathie humaine ; et, en réalité, l'entrelacs des traditions est manifeste lorsque l'on accède à la chapelle de la Vierge Marie, mère du Christ, où les inscriptions sont en plusieurs langues, une autre, en langue turque, indiquant que là se trouve le mausolée de la vénérée Meryem ; c'est sans doute à cause du culte de la mère que les gardiens vous demandent, en pleine forêt, de respecter le silence. (Il serait bon, me semble-t-il, pour mieux comprendre les liens entre ces "choses sacrées" de connaître aussi ce complément contradictoire des traditions religieuses que sont les jurons.) ; mais c'est dans ce pays sans nul doute que commence le vaste territoire asiatique des religions et des civilisations qui lui sont liées.

Pendant que le voyageur découvre les monuments, le lecteur de Sait Faik, lui, les pressent à peine, si ce n'est sous forme de légendes poétiques aux racines beaucoup plus nationales qu'islamiques. C'était là précisément l'une des idées majeures du mouvement de Kemal Atatürk, particulièrement en ce qui concerne la langue, ce qui n'allait pas sans certains exclusivismes. L'un de nos compatriotes, dont la famille était venue de Bosnie avant même la première guerre mondiale, nous a raconté, avec un accent très marqué de Bas Carsija (vieux quartier de Sarajevo), combien il avait eu de mal, à l'arrivée d'Atatürk, à conserver la forme en -ic de son patronyme. L'apport étranger dans la culture turque, avant tout arabe et perse, est cependant très abondant ; mais, du moins parmi les intellectuels, la distance idéologique instaurée par Atatürk envers la communauté islamique est demeurée. Nous avons pu nous en rendre compte lors d'un dîner auquel nous avait invités notre ami Yaşar Nabi, écrivain et éditeur de renom, qui nous reçut avec son épouse. Trois langages européens au moins étaient utilisés, mais ni le turc, ni le

serbocroate. Une villa dans un quartier résidentiel d'Istanbul, meublée avec goût dans le style confortable des milieux culturels classiques, réhaussé par un accent presque imperceptible mis sur l'atmosphère nationale. D'excellents vins turcs nous sont offerts, ainsi que différents plats turcs, et à la fin du repas, des melons et pastèques succulents. Ces dernières (*karpuz*) marquent, semble-t-il, la pénétration de l'Orient, car l'Occident européen ne les a jamais adoptées. Il avait fallu d'ailleurs briser en Turquie les anciens cadres, dans lesquels Nabi voyait encore un obstacle rigide, figé, face à la modernisation, aux réformes sociales et à l'expansion industrielle. Mais si l'esprit national existe toujours, les complexes nationaux liés au passé, à présent considéré objectivement, comme un phénomène vivant, incontournable, ont disparu. Nous avons appris cependant avec grand intérêt que *le Pont sur la Drina* d'Ivo Andric avait été récemment traduit et son auteur officiellement invité par la République Turque. J'ai pu me rendre compte également en cette occasion, que Sait Faik était un poète de grand renom. Ce n'est pas un chantre des transformations modernes, ni un idéologue tel que Nazım Hikmet, mais un humaniste et un poète de grande envergure. La méconnaissance de la langue, cela va sans dire, empêche le lecteur de pénétrer jusqu'au fond la pensée et l'expression de l'auteur. La traduction nous permet cependant de constater que c'est là essentiellement un écrivain de la Turquie moderne, dans son aspect panoramique embrassant un fragment de l'Europe et l'Asie mineure. Il y a chez lui quelque chose de cette concision synthétique japonaise, fusion du moderne et de la tradition, où la sagesse et l'expérience populaires constituent la base la plus profonde de la connaissance et de l'expression. Comme chez Andric, pourrait-on dire ; mais sans gros-plans épiques de l'histoire, avec une recherche plus fouillée dans les recoins les plus intimes de la vie, surtout familiale, et les rencontres que Sait Faik évoque si fréquemment. Nous retrouvons aussi chez lui quelque chose de notre monde : dans la nouvelle *Le Vieil Etudiant*, dont le personnage principal est un Serbe, étudiant à Grenoble, poursuivi - cela aussi rappelle Andric - par l'illusion d'une femme qui n'existe pas ; et des Bosniaques blonds, avec leur "curieux" langage, figurent également dans ses nouvelles anatoliennes.

Dans un autre récit, *En troisième classe*, apparaît, assis à la

turque dans un compartiment, un Bosniaque qui a engagé la conversation avec un autre voyageur, dans une langue inconnue de l'écrivain, ce qui éveille la curiosité de ce dernier. Passant près d'Adapazarı, où résident, dit-on, nombre de gens originaires de Bosnie, et où cette langue bosniaque résonne constamment dans les rues, je me souviens d'un restaurant situé dans une grande rue d'Amsterdam, portant le nom de *Bosna* ; et ce mélange évident donne aux origines de la population son sens distinctif, sans qu'il soit pour autant question de primauté, ni de prestige.

Les récits de Sait Faik mentionnent des Serbes et des Croates, et les Bosniaques (qui ont commencé à émigrer dans l'Empire ottoman, puis la Turquie depuis la guerre de 1877-1878) sont visiblement le symbole de tous les Yougoslaves : ces récits ont donc été écrits avant 1941, car c'est alors seulement que la Yougoslavie de Tito a signifié au monde, et donc à la Turquie, le sens et l'importance de l'appellation de "Yougoslave". Le fait que l'écrivain les remarque dans les petites villes d'Anatolie souligne leur obstination à conserver une particularité d'origine, en premier lieu celle de la langue, marquée, cela va sans dire, d'un certain archaïsme. Il parle ainsi d'une petite bourgade sur la rivière Sakarya, où il a passé son enfance, évoquant "les petits Bosniaques blonds qui font claquer leurs sandales de bois."

Ankara, construite au milieu des terres sèches de l'Anatolie, est de toute évidence une ville de l'ère d'Atatürk ; le contre-point d'Istanbul, pourrait-on dire. Le voyageur qui s'y rend en voiture voit parfois, dans un ciel parfaitement limpide, monter un nuage trouble, et découvre qu'il s'agit de la poussière soulevée par un troupeau de moutons accompagné de bergers et de chiens. Ces moutons sont différents des nôtres, ainsi que leurs chiens, mais les bergers sont les mêmes, avec leurs pelisses et leurs besaces. Tout comme dans l'Europe chrétienne, chaque agglomération se regroupe autour de son lieu de culte, ici la mosquée, les toits des maisons se fondant en un tout uniforme. Il en va de même chez nous, dans une moindre mesure peut-être ; mais même un Musulman de Bosnie est surpris de voir se dresser, dans les bourgades du littoral, près du port, le minaret de la mosquée. L'Anatolie que présente Sait Faik est celle que découvre le voyageur, rencontres inattendues avec des gens intéressants, ou encore souvenirs d'enfance de l'écrivain, alors que, fils de

fonctionnaire, il suivait sa famille, de ville en ville, dans cet espace si diversifié et si riche en strates de civilisations. Ces récits font apparaître non seulement sa biographie, mais aussi le paysage anatolien - images proches, empreintes d'intimité, présentées souvent comme des événements personnels. Dans *Récit de printemps*, il parle de lui-même et de ses parents, du rude hiver d'Anatolie et des pluies printanières, du vol d'un oiseau à travers la pièce où, enfant, il est alité : "L'oiseau traversa à nouveau à la pièce, tel un éclair." C'est aussi ce jeu de miroirs avec une petite fille du voisinage, et l'instant de printemps intensifié dans l'imagination comme dans la réalité. J'ai parlé de cet art avec Yaşar Nabi, soulignant à quel point se rejoignent ici les expériences mystiques du passé et les notions esthétiques les plus modernes d'un Poe ou d'un Baudelaire. Mais alors que, dans l'Orient islamique, ces connaissances sont l'aboutissement de visions mystiques depuis longtemps pétrifiées, elles sont, dans l'Occident chrétien, celui d'expériences rationnelles et dialectiques ; le plus brillant exemple en est Gaston Bachelard qui, partant de la découverte de la thermodynamique, parvint, vers la fin de sa vie, à comprendre la dynamique de la création imaginaire.

Dans le récit intitulé *Le pêcheur du Sakarya*, Sait Faik se tient constamment à ce carrefour du monde des sens et du monde idéal, de l'imagination ; les noms pittoresques des poissons sont pour lui plus savoureux que leur goût même dans la bouche : "Oklama, cipolik, heşgin les poissons du Sakarya sont succulents, car nous les mangeons avec leurs noms." La nouvelle intitulée *Le train de l'horreur* reflète un véritable effroi comparable à celui qu'inspirent les récits de Poe. Un homme y raconte à un ami son rêve, tout en buvant du thé et fumant son narghilé. Un train est entré en gare, dans la salle d'attente, les voyageurs de seconde classe demeurent immobiles, figés, pendant que la pluie tombe à verse. C'est un train de luxe ne comportant que des wagons-lits. Dans les compartiments, les voyageurs semblent étranges, tristes. Une jeune femme s'est levée ; se dirige vers la porte ; c'est sa femme, morte dix ans plus tôt, vêtue comme elle l'était alors. A son grand effroi apparaît aussi, dans la lumière bleutée du couloir, son jeune fils, Hasan, emporté par la rougeole à l'âge de trois ans. Il l'appelle, mais l'enfant regagne le

compartiment. Dans un autre, il reconnaît son père, puis des amis décédés depuis longtemps ; tous le fixent sans faire un geste, sans dire un mot. Il entend soudain la voix de sa femme. L'homme se dirige vers la gare, demande qu'on lui ouvre un compartiment, mais au même instant le train s'éloigne, glissant sur les rails. Le narrateur s'interroge alors sur la réalité de ce rêve, "la vérité de l'événement" : "Comment cela a-t-il pu arriver jusqu'à mes rêves, si ce n'était pas une réalité?" Ce court récit est un petit chef-d'oeuvre de la littérature onirique, où le mécanisme infallible du rêve est présenté avec une authentique précision, l'exactitude du trait et le flou suggestif du cadre - les compartiments clos et la gare vide sous les rafales de pluie. Le sujet paraît singulier pour un écrivain oriental ; mais une analyse plus poussée du décor réaliste et de son noyau d'imaginaire permettrait sans doute de discerner ce qui relève là du sol même, dans cette patrie du poète mystique persan, Mevlana, qui réalisa à Konya la synthèse de la pensée grecque, islamique et hindoue.

C'est aussi semble-t-il dans l'idée de la confrontation avec la mort que se retrouve, chez Sait Faik, la trace de cette vision du monde, l'un des fils, d'ailleurs, qui relie les poésies universelles. Konya, dans l'Etat des Seldjoukides, devint le centre de l'enseignement de Mevlana, la personnalité peut-être la plus éminente parmi les écrivains musulmans ayant dépassé les cadres nationaux ; mais si Mevlana bien loin de Sait Faik et de l'époque d'Ataturk, chez Faik, comme chez Mevlana, l'amour est le contrepoids de tous les fanatismes nationaux et religieux.

Entre tous ces poètes et écrivains orientaux, y compris Sait Faik, et les poètes et écrivains occidentaux, chrétiens, il existe une différence essentielle : chez les premiers l'on part de la connaissance de la destinée humaine sur la terre afin de dépasser celle-ci par l'illusion ; les seconds, à l'exception d'âmes poétiques exceptionnelles, s'enferment dans cette destinée, creusant encore l'abîme de l'absurde et du désespoir.

L'humanisme profond, serein, de la poésie dont sont empreints les contes de Sait Faik nous découvre, tout comme le voyage à travers l'Anatolie, jusqu'aux églises rupestres de Göreme creusées dans la roche de Cappadoce, ornées de fresques murales, que c'est là pour lui une immense ouverture à la notion de la division humaine et d'un tout éternellement recherché, qui, tout

au long de l'histoire, s'est vue détruite puis reconstituée, le plus largement possible dans les rêves des poètes.

L'homme a visiblement besoin de dénigrer autant que d'admirer. Besoin auquel ne peut échapper le voyageur qui parcourt l'Anatolie. Non seulement l'individu dans son expérience et son évolution au cours de la vie, mais aussi les peuples, dans leur comportement les uns envers les autres, toujours prêts à saluer ou tourner en dérision ce qui à leurs yeux singularise l'étranger, et à s'écrier, comme Montesquieu, "Comment peut-on être Persan?" Tout ce qui, dans la psychologie esthétique européenne face à l'Orient, représente une aversion, une bizarrerie, un sujet de moquerie, cesse d'exister lorsque l'on arrive ici. L'adaptation, en Anatolie, nous est d'autant plus aisée que nous rencontrons, dans les inscriptions latines, des mots qui, sous une forme hybride, existent également dans notre pays, mais avec ici pour nous plus de poids, parce que nous aimerions étendre jusqu'à cet espace l'un de nos propres schémas, alors que le jugement repose sur des éléments tout à fait différents. Les dimensions dans ce pays, nous rappellent que la Turquie d'Atatürk est ce qu'était l'Asie Mineure, que c'est là que se trouvaient, pendant plus de deux mille ans, les portes des mondes et des civilisations. La question est de savoir ce qui fait l'essentiel, le pays ou la civilisation? Ou bien peut-être les deux se tiennent-ils, comme l'espace dans le temps et le temporel dans l'espace? Et si l'un est turc, l'autre est islamique ; et Kemal Pacha a opéré là une brutale incision au profit du pays et de la nation, qui a été en même temps une profonde entaille dans l'histoire. De telles ruptures sont inéluctables, et très certainement salutaires dans des pays d'immobilisme séculaire.

L'histoire ici s'est en général transformée un musée ; et celui d'Ankara, non seulement le mausolée grandiose élevé à Atatürk, mais aussi le Musée régional d'Anatolie, avec son admirable collection consacrée à la civilisation hittite, est indispensable pour aider à comprendre le mouvement de Kemal Pacha. Considéré sous cet angle, tout vous devient proche, et l'on découvre l'intérêt qu'il y a à relativiser la tradition islamique, placée dans l'ensemble de la tradition osmanli, chrétienne et hittite, puis grecque, cette dernière prend de plus en plus d'importance à mesure que l'on parcourt l'Anatolie, visitant Césarée, le tombeau d'Alexandre le

Grand, les églises rupestres des premiers chrétiens, pour aller ensuite admirer les vestiges des colonies grecques antiques sur la côte occidentale de la Méditerranée.

La vision d'Ephèse au petit matin est inoubliable, lorsque nous foulons le sol de sa grande agora aux innombrables colonnes, avec ses vestiges d'une haute civilisation urbaine. Comment a-t-il été possible, nous sommes-nous demandés, que cette civilisation ait pu fleurir dès cette époque, à une telle altitude, dans une région aride, dépourvue de sources, d'eaux courantes. Ephèse, jadis, était un port ; un estuaire que nombre de tremblements de terres sont venus combler ; de sorte qu'aujourd'hui la mer, distante d'une vingtaine de kilomètres, n'est pas visible de ce point.

La bibliothèque, elle, est un miracle de modernité climatisée, de beauté et de fonctionnalité, avec ses salles de travail, de manuscrits sur parchemin, provenant de Pergame, toute proche. Elle est construite comme un temple souterrain, ceinturé par un mur. Il faut contourner la bibliothèque pour atteindre le tombeau de Celsus, dont le splendide sarcophage s'orne d'*Amours* agitant leurs ailes. Si Troie et Pergame n'existent plus aujourd'hui que par leurs noms (même si Pergame reste une petite ville très agréable avec d'excellentes pâtisseries orientales), Ephèse, elle, est une expérience unique. Elle seule justifie le voyage à travers toute la région. Cette ville antique, cette patrie d'Héraclite qui n'a pas son pareil, serait même, dit-on, le berceau de l'art antique, de la sculpture et de l'architecture : cette colonie grecque au bord de la Méditerranée paraît avoir réussi la fusion de l'esprit géométrique européen et de l'imaginaire sans limites d'un lointain Orient.

S'il fallait résumer ici d'un trait de plume les impressions de voyage à travers la Turquie moderne, cela devrait être, selon la coutume orientale, sous forme de poème ou, comme chez al Ghazali, de conte symbolique ; car seuls le poème ou le conte permettent de relier en un tout circulaire toutes les conclusions. Il y a chez Sait Faik, une nouvelle située à Brousse, *Le mouchoir de soie*. Il y est question d'un jeune garçon qui volait, de manière répétée, des foulards de soie pour sa petite amie. Un jour, le gardien le prend sur le fait, puis le relâche, après lui avoir défendu de ne jamais recommencer. Le garçon, pourtant, recommence, le gardien le surprend à nouveau, une nuit, près de

**MITHAT  
BEGITCH**

*Au pays de Sait Faik*

l'entrepôt, alors qu'il vient de tomber d'un mûrier. (ce qui me rappelle un motif semblable dans *La chronique de Travnik* d'Andric). Mais l'enfant, en dépit des coups, garde le foulard bien serré dans sa main. Le gardien, ayant enfin réussi à écarter les doigts du gamin, le foulard bondit au dehors comme mû par un ressort. Avec ce jeune garçon et son aventure, l'écrivain suggère tous les rêves d'autres enfants de Brousse, la ville des vergers, des cours ombragées et des fontaines, des petites ruelles, stèles funéraires et mosquées, des boutiques et des foulards de soie. Lorsqu'on réussit, dit l'auteur, à ouvrir la main du garçon, " nous vîmes le foulard de soie jaillir tel un jet d'eau". Et comme l'auteur qui, par cette image, focalise notre attention sur ce foulard, il faudrait ici émailler ce récit de voyage de quelques détails illustrant les événements vécus. "Et oui, constate le narrateur à la fin de la nouvelle, les foulards de soie fabriqués avec soin, sont toujours ainsi. Tu as beau les froisser, les serrer de toutes tes forces, si tu ouvres la main, ils jaillissent comme un soyeux jet d'eau."

1970

---

*Mithat Begitch* (1911-1983), Né à Sarajevo. Spécialiste de la littérature yougoslave, il a enseigné à la Sorbonne aussi bien qu'à l'Université de Sarajevo.